



HAL
open science

Abdelkébir Khatibi: *Amour bilingue ou la passion tourmentée*

Bernadette Rey Mimoso-Ruiz

► **To cite this version:**

Bernadette Rey Mimoso-Ruiz. Abdelkébir Khatibi: *Amour bilingue ou la passion tourmentée*. *Littératures maghrébines au cœur de la francophonie littéraire*, Volume ii, 2017, Écrivains du Maroc et de Tunisie, 978-2-343-13546-5. hal-02535565

HAL Id: hal-02535565

<https://hal.science/hal-02535565>

Submitted on 7 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bernadette REY MIMOSO-RUIZ
CERES Institut catholique de Toulouse

**Abdelkébir Khatibi : *Amour bilingue*¹
ou la passion tourmentée**

Parmi la génération des écrivains marocains ayant connu le protectorat et les années de libération, Abdelkébir Khatibi se distingue par le questionnement entourant l'expression en français tant le débat entre langue maternelle, que l'on pourrait dire innée, et celle du colonisateur acquise par les hasards de l'Histoire, parcourt l'intégralité de son œuvre². Né à El Jadida en 1938, il passe son enfance à Essaouira, puis poursuit ses études à Marrakech, à Casablanca (Lycée Lyautey) et enfin, quitte le Maroc pour des études supérieures consacrées à la sociologie, pour mieux y revenir ensuite dans l'exercice de l'enseignement à Rabat³. Précurseur, sa thèse doctorale, consacrée à la littérature maghrébine⁴, est la première à étudier cette nouvelle production littéraire dans une époque où elle était le plus souvent considérée avec une condescendance qui frisait le mépris.

Khatibi fait son entrée dans le monde de la littérature avec *La Mémoire tatouée*⁵, opus s'affirmant « roman » sur la première de couverture, genre démenti dès l'incipit : « De ma naissance je garde le rite sacré » qui met en place une autobiographie. En effet, de multiples éléments de la vie de l'auteur, jusqu'à son nom même, apparaissent dans le texte, mais revus dans une chronologie bousculée, ponctués de remarques sur, déjà, la schize linguistique qui éclaire la désignation de roman et avertit le lecteur : cette histoire n'est pas réellement mienne, elle appartient à cet autre Moi qui s'exprime dans une langue que son double n'a pas connue. Ce premier volet d'une trilogie met à nu des plaies identitaires, et souligne l'empreinte d'une

¹ Abdelkébir Khatibi, *Amour bilingue*, in *Œuvres complètes*, Paris, La Différence, 2008, p. 208.

² Abdelfattah Kilito exprime clairement cette rencontre hasardeuse : « Si j'étais né au nord du Maroc, j'aurais étudié la langue de Cervantès » in *Je parle toutes les langues, mais en arabe*, Paris, Sindbad Actes Sud, 2013, p.14.

³ Voir pour une approche synthétique de Khatibi Salim Jay, *Dictionnaire des écrivains marocains*, Casablanca, Eddif La Croisée des Chemins, 2005, pp. 227-231.

⁴ Abdelkébir Khatibi, *Le roman maghrébin*, Paris, Maspéro, 1968.

⁵ Abdelkébir Khatibi, *La Mémoire tatouée*, in *Œuvres complètes*, op. cit. pp. 13-113. Le roman est paru en 1971.

marque indélébile dans l'esprit (mémoire) qui s'imprime également dans le corps (tatouée). La quête des mots pour traduire l'intraduisible traverse tout le texte qui retrouve là le sens originel du mot, renvoyant à son étymologie texte/tissu⁶ et ne cessera de hanter les œuvres à venir. Il en va ainsi dans *Le Livre du sang*⁷, ce vaste conte aux couleurs d'une fable qui dilue le récit principal dans la polyphonie des voix résonnant tour à tour. Si l'empreinte soufie, soulignée par Abdallah Memmes⁸ dans son ouvrage consacré à Khatibi, est patente, les thématiques abordées rejoignent les interrogations éternelles : la vie, la mort, l'amour, l'identité, dont les réponses sont toujours fuyantes.

Le troisième volet publié quelques années plus tard, *Amour bilingue*, se focalise sur ce qui s'annonce comme le récit d'un impossible amour qui va de la séduction à la rupture, mais n'entre pas dans la logique des romans traditionnels de la passion amoureuse pour, à nouveau, questionner l'usage de la langue et les pièges dont elle use pour mieux perdre celui qui croit la posséder⁹.

Écrivain entre deux rives, entre deux langues, comme il ne cessa de le dire, il erre à sa façon dans l'espace et dans les mots. Son amitié avec cet autre désemparé de la langue que fut Derrida, le porte vers une plongée en lui-même pour tâcher de dire, de comprendre ce douloureux dilemme de n'être plus tout à fait Arabe et jamais totalement Français.

Du masculin et du féminin

Ainsi dans *Amour bilingue*, la mer, le soleil et la lune ouvrent le roman dans leurs différences : « Il pensait au soleil, et déjà son nom, celui de la lune s'inversent –du féminin au masculin– dans sa double langue » (208). Il en va de même pour la mer s'écrivant au masculin en arabe dont Khatibi, dérouté, reprend la formule lacanienne « mer/mère ». De cette inversion sémantique naît la confusion du passage d'une langue à l'autre, modifiant non seulement la perception grammaticale, mais égarant les connotations qui s'attachent aux mots, dans leur résonance sonore comme imaginaire.

Masculin et féminin sont les marqueurs de ce récit et, si le lecteur pouvait s'attendre à l'analyse romanesque du sentiment amoureux, il est plongé dans les méandres d'une longue confession, d'une méditation, dans

⁶ Voir à ce propos l'article de Roland Barthes « Texte (théorie du) » dans *l'Encyclopaedia Universalis*, tome 22, p. 370-374.

⁷ Abdelkébir Khatibi, *Le livre du sang*, in *Œuvres complètes, op.cit.* pp. 117-208. La parution date de 1979.

⁸ Abdallah Memmes, *Abdelkébir Khatibi l'écriture de la dualité*, Paris, L'Harmattan, 1994, pp. 45-97.

⁹ Khatibi évoque dans un entretien avec Isabelle Larrivée et Junjar Mohammed Seghir cet aspect de la langue : « Ce bilinguisme structurel, la linguistique l'appelle diglossie, entre parole et écriture. Je n'écris pas comme je parle. Il y a dissymétrie, différence de ton, de style, de rythme. », in *L'Œuvre de ... Abdelkébir Khatibi, Préliminaires*, Rabat, Marsam, 1997, p.36.

lesquelles le sujet central s'éloigne souvent des égarements du cœur pour se tourner vers ceux des deux langues se confrontant dans le couple sans parvenir à se trouver. *Amour bilingue*, paru en 1983, succède à *Maghreb Pluriel* (1983) et précède *Du Bilinguisme* (1985), deux essais dont le second résulte d'une rencontre universitaire¹⁰ et regroupe plusieurs articles examinant ce phénomène.

La bi-langue dont le trait d'union marque surtout la séparation appartient au point nodal d'*Amour bilingue*, et en demeure un personnage : « La bi-langue ! La bi-langue ! Elle-même un personnage de ce récit, poursuivant sa quête intercontinentale, au-delà de mes traductions. » (269)

Malgré tout un récit se tisse en arrière-plan dans l'incarnation des langages, autour d'une combinatoire poétique où l'élément liquide, féminin par définition, se révèle l'espace d'élection qui métaphorise aussi le caractère de l'amour, qui échappe sans cesse mais dans lequel on peut à la fois se complaire et se perdre.

Lui et Elle et le Récitant-narrateur, cet autre Lui qui se regarde et qui se commente, forme un trio inégal puisque seulement s'exprime la double voix masculine l'observant, Elle l'étrangère, dans les effets produits sur Lui¹¹. Curieuse histoire d'amour qui commence par le regard de Lui, posé sur Elle dans un musée :

J'allai de tableau en tableau, transporté par ces paysages, ces portraits et ces natures mortes (?), tel devant une procession d'emblèmes et de fétiches qui m'eût fait tourner la tête, selon n pas de danse chaque fois suspendu, un pas de danse qui cherchait le rythme d'un partenaire encore invisible, mais planté là au cœur. Rencontre, cérémonie du désir, ni une fatalité entre deux êtres, ni un miracle, mais croisement excentrique entre deux regards et deux corps, autour de ce tableau, ou plutôt de ce dessin fulgurant. [...]

Je tournai le visage et je te vis pour la première fois. Je le jure. Tu ne ressemblais à personne. (253)

L'annonce esthétique se mêle de la naissance d'une passion qui trouve place dans un espace clos où l'image prend la place du verbe et le regard, se substituant aux mots, crée un silence permettant tous les possibles. Bien que le moment relève pour une part de la tradition romanesque des rencontres¹², si l'on songe à l'importance du regard dans la scène du bal de *La Princesse de Clèves* ou encore à *L'Éducation sentimentale* où « Leurs yeux se

¹⁰ Kahtibi a organisé un colloque à Rabat du 26 au 28 novembre 1981 sur le thème du bilinguisme qui a réuni plusieurs écrivains « francographes » dont Tzvetan Todorov, Abdelwahab Meddeb, Abdelfettah Kilito, François Cheng, élargissant ainsi la problématique à des provenances géographiques diverses (Bulgarie, Chine, Maroc, Tunisie ...)

¹¹ L'analyse narrative a été excellemment faite par Abdallah Memmes auquel on peut se référer et qu'il semble inutile de redire.

¹² Voir à ce propos Jean Rousset (dir.) *Leurs yeux se rencontrèrent*, [Paris, Corti, 1989] rééd. Paris, Gallimard, coll. « Folio 2 », 2003.

rencontrèrent » succède à « Ce fut comme une apparition », le regard du personnage n'a pas sa réciprocité dans l'immédiat mais la séduction appartient à l'étrangeté et s'entoure de silence. Dans le texte consacré à la langue de l'un qui reste hermétique à l'autre, le silence tient une place importante et le sommeil efface tout « Maintenant, endormie tu étais comme enchantée » dit-il après une scène violente où il avoue avoir parlé « en arabe avec une grossièreté épouvantable » (239), renouant dans la sérénité du sommeil immobile avec le charme des premiers temps où « Le silence de la dormeuse le fascinait » (217)

Deux langues qui se rencontrent et cèdent à une fascination mutuelle qui s'évanouit, renaît et tourmente :

Ce qui le fascinait, c'étaient, par l'attrait du sans-nom, cette utopie et ce vide qui, effaçant leurs sources, se voulaient être cette grâce de l'innommable, ce charme de l'oubli. [...]

Je suis donc un texte de cet arrachement, et peut-être suis-je le premier fou de ma langue maternelle : faire muter une langue dans une autre est impossible. Et je désire cet impossible. (224)

La définition même de l'hystérie consiste à désirer l'impossible et l'union des deux langues comme des deux êtres relève de cet impossible, en dépit des moments d'ivresse. Elle, l'âme pétrie d'exotisme « Cherchait-elle en lui le paradis de quelque jardin d'orient ? » (214) n'apprendra jamais sa langue à lui, celle qu'il porte depuis sa naissance et qui resurgit dans les moments incontrôlés comme un reproche que renforce le futur antérieur « Tu n'auras jamais appris ma langue maternelle, ne l'oublie pas. » (238) L'exaltation pour une langue étrangère qu'incarne cette femme aimée¹³ se brise dans l'incompréhension du « silence de fuite désespérée » (240) car, dit-il, « chacun de nous souffrait de sa langue maternelle, au seuil de l'affolement. » (240)

Le vase où meurt cette verveine/ D'un coup d'éventail fut fêlé [...]

Il est brisé n'y touchez pas¹⁴

L'amour entre Elle et Lui trouve sa définition dans les dernières pages du récit :

Le début d'une rencontre étant sa fin, si l'on accepte de commencer est précisément insituable. Et précisément, il faut tout penser : la joie, le bonheur et la détresse. [...] Étais-je jaloux de l'expression que je ne trouvais pas en te retenant près de moi ? Surement. (271)

¹³ Les langues incarnées dans des corps traversent toute l'œuvre de Khatibi. Voir à ce propos, Naïma Hachad, « La mise à l'épreuve du corps au service d'une « pensée-autre » chez Abdelkebir Khatibi » in, *Études Francophones*, vol. 24, Dossier thématique *Le Maghreb*, Abdelhak Serhane (dir.), printemps et automne 2009, pp. 127-140.

¹⁴ René-François Sully Prud'homme, « Le vase brisé » in *Stances et Poèmes*, 1865.

Le conflit sourd qui ronge peu à peu le sentiment amoureux, prend un aspect concret avec l'aveu de la jalousie dans laquelle l'influence proustienne affleure. En effet, le détail qui fait tout basculer, ou du moins, qui révèle un profond malaise, procède d'un banal bouquet de fleurs :

Et cette souffrance nouvelle, il l'avait appelée « événement des fleurs ». Il se souvenait. C'étaient de magnifiques roses, toutes épanouies. Roses posées au milieu du salon, et tournées, non pas vers lui ou vers elles-mêmes, mais il sentait –il le perçut en un éclair- qu'elles étaient dirigées vers l'absent et qui la beauté qui s'offrait à lui avec une telle magnificence devait le traverser et lui prendre l'âme, pour voler vers d'autres mains. (241)

Les fleurs, innocemment exposées à son regard, agissent sur son imaginaire comme un maléfice par le truchement de la langue dans la traduction automatique du français à l'arabe qui confirme –ou déclenche- son malaise : « le mot "fleur" ne renvoie pas qu'à la rhétorique de n'importe quelle langue il désigne dans ma parole natale, fleur et syphilis (*nouar*) » (242)

On se souvient de Swann découvrant l'infidélité d'Odette qui erre dans Paris toute une nuit, comme Il le fera « lorsqu'il perdit la tête, après cette scène de jalousie et l'événement des fleurs. Il tomba sauvagement entre les bras de prostituées. Une nuit, il déambula entre deux villes et de bar en bar, tantôt à pied, tantôt en voiture. » (250-251)

Cependant, si le héros proustien vit le calvaire de l'amant trompé, il en va différemment pour lui qui projette sur le bouquet, non pas la présence d'un rival identifiable, mais celle d'un autre lui, d'un absent dans lequel il ne se reconnaît pas. La traduction de la jalousie repose sur l'inadéquation des deux langues et la rivalité qui s'installe entre elles : « la langue elle-même était jalouse » (250) car impuissante à posséder et inquiète de perdre ce qu'elle croyait lui appartenir. Derrida formule ce sentiment dans *Le monolinguisme* et l'analyse qu'il en donne renvoie à cette impuissance à dominer totalement ce que l'on convoite :

Parce qu'il n'y a pas de propriété naturelle de la langue, celle-ci ne donne lieu qu'à de la rage appropriatrice, à de la jalousie sans appropriation. La langue parle cette jalousie, la langue n'est que la jalousie déliée¹⁵.

À travers la prise de conscience de la jalousie qui rayonne au cœur du roman et précipite la rupture, se dessine la « joie en détresse » (241), ce curieux sentiment contradictoire qui marque l'irréductible incompréhension, un « incommunicable » qui était une « belle fatalité » (247), inscrivant la relation dans l'oxymoron total. L'épisode du tutoiement de la servante qui

¹⁵ Jacques Derrida, *Le monolinguisme de l'autre : Ou la prothèse d'origine*, Paris, Galilée, 1996, p.46.

succède à celui des fleurs achève d'élargir la fêlure et signe l'impossible passage d'une langue à l'autre :

Assurément, d'une langue à l'autre, le tutoiement est intraitable. [...]

Je fus donc ce passeur, et ce que je désirais en elle était en moi inversé : miroir d'amour dit-on. Là quelque chose s'est brisé. (247)

Pour autant, le personnage n'est pas délivré car s'il ne peut s'approprier la langue française que métaphoriser les roses épanouies, renvoyant peut-être à celles d'une Renaissance qui fleurit sous la plume de Ronsard, il en reste dépendant pour raconter ce qu'il vit, ressent et décrire ce qui l'entoure. Nabil El Jabbar définit cet état de « chiasme » en reprenant les mots de Khatibi : « L'écrivain arabe de langue française est saisi dans un chiasme entre l'aliénation et l'inaliénation¹⁶ »

La langue et la bi-langue s'opposent, l'une donnant son intégralité, l'autre opère sans cesse un va-et-vient entre le français et l'arabe, créant un malaise jouissif qualifié d' « amour, jalousie désastre » (247) et s'imposant comme le ferait une possession qui annihile la volonté et détruit le corps : « Oui, la langue était jalouse, accaparant tous les lieux de la parole. Elle rompt le corps. Rupture : retrait des mots, et ce qui se rompait, **se brisait en partant à gauche et à droite**¹⁷, demandait sa part de folie, un serment avec la démonie du désenvoûtement. » (250)

La jalousie désoriente, égare, ainsi que le signifie l'errance qu'elle suscite, mais lorsqu'il s'agit de la jalousie de la langue, être désorienté pour Khatibi doit s'écrire en deux mots « dé (s)/orienté », avoir perdu son orient, son arabe natal que vient renforcer l'hésitation du sens des écritures entre « à gauche et à droite ». Techniquement, le passage d'une écriture à l'autre oblige à un mécanisme qui bouleverse l'accoutumance à une orientation établie dans le circuit cervical et redouble l'effet de la traduction inévitable d'une langue à l'autre entraînant une forme de désordre que Khatibi qualifie de « confusion des langues pensée giratoire giration sans commencement ni fin » (253).

Pour autant, la rupture ne signifie pas la fin des tourments, même si le retour vers sa langue maternelle pour Elle semblait devoir être un apaisement, elle « entra dans une surprenante aventure où elle se voyait crouler dans sa langue maternelle » (273) tandis que lui, plonge dans l'écriture :

Mon angoisse augmentant, j'essayais par-ci par-là, de nommer ma douleur, de circonscrire ma responsabilité. [...] Ce que je désignais ainsi m'était inexprimable. J'avais dans l'impensé, me mettant à l'épreuve, sans aucune

¹⁶ Abdelkébir Khatibi, « Bilinguisme en littérature » in *Maghreb Pluriel*, Paris Denoël, 1983, p. 201. Cité par Nabil El Jabbar, *L'œuvre romanesque d'Abdelkébir Khatibi. Enjeux poétique et identitaires*, L'Harmattan, coll. « Espaces littéraires », 2014, p.122

¹⁷ C'est nous qui soulignons.

croyance, aucun salut. Comblé le vide par les premiers mots venus me soulageait. (268)

La quête du mot se double de la recherche d'une survie, d'un élan salvateur freiné par l'assonance « mot/mort » qu'une lettre sépare, à l'identique de la fragilité de la vie, et qui contient l'essence de la poésie.

L'élément liquide entre métaphore et thérapie

Il serait trop simple de réduire *Amour bilingue* à l'histoire d'un amour de la fascination à la déliquescence, comme à une réflexion centrée sur la problématique de l'usage d'une langue étrangère en langue d'écriture. Certes, les deux composantes existent et les nombreuses études qui leur sont consacrées en sont la preuve, mais, au-delà, se trouve l'élan poétique l'alchimie des mots qui donnent au texte toute sa puissance et son originalité. Fils de l'océan, par sa naissance et son enfance sur la côte atlantique, Khatibi, plus que dans aucune œuvre, évoque ici l'élément aquatique dans ses aspects métaphoriques, poétiques et sans doute thérapeutiques.

L'eau purificatrice, l'eau lustrale, relève d'un constat présent dans toute civilisation sur lequel il est inutile de s'attarder tant son évidence apparaît. Pourtant, l'océan, eau mobile, demeure plus complexe dans son appréhension puisqu'impossible à maîtriser du regard, tant son immensité dépasse la mesure humaine. Plus impressionnant que la mer, justement en raison de son caractère infini, il est porteur d'une symbolique moins féminine que peut l'être la Méditerranée, par exemple, dont on aurait pu s'attendre à la présence chez un écrivain maghrébin. Or, Khatibi célèbre les agitations océaniques plus représentatives de ses angoisses et, significativement siennes, de par ses origines doukkalies.

L'immersion apparaît dès l'incipit : « Impatience de se jeter à l'eau, de se purifier de ses hantises » (211) et ouvre la seconde partie, après l'acmé de la crise de jalousie : « Fantasmagories marines qui allégeaient ma souffrance. » (255) sans pour autant que la présence soit immédiatement apparente, occultée par le ressac des souvenirs. Liée au rêve¹⁸, la mer, et non plus l'océan, se dessine en image surréaliste : « la mer elle-même nageait au-dessus de ma tête couronnée d'écume » (266). L'image qui jaillit ouvre le champ de l'onirique et accorde au personnage une dimension quasi cosmique dans sa perception du monde, laquelle lui rend sa mémoire, perdue dans les remous de la jalousie : « Ma mémoire s'ouvrit alors à une prodigieuse fulgurance » (266). Pour bienveillante que semble être la mer, sa présence crée une circularité laissant croire que le narrateur parle d'un personnage disparu qui nage sans fin en « haute mer » et qui « entra dans la nuit, les yeux mi-clos » (211) pour se voir ensuite « au-dessus de l'eau sur un cheval solaire. Visions qui le ramenèrent légèrement à la terre, à la

¹⁸ Cf. Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*, Paris, Corti, 1942.

lumière, à la nuit aimée » (212) la force poétique de l'évocation marine repose sur le questionnement itératif de la perte de la langue, du sentiment d'être séparé en deux, à l'identique du soleil disparaissant à l'horizon¹⁹. L'homme-récit, pour reprendre la formule de Todorov²⁰, par le contact avec l'eau, liquide amniotique de sa mémoire, sent la résurgence de la langue des origines :

Il nageait lentement, saisi par le ruissellement, cet éclat de son passé, là où repose l'inoubliable et la nostalgie. Nostalgie qu'il aimait prononcer, penser aussi dans la mot arabe : *Hanîne*, anagramme d'une double jouissance. Il décomposait ce mot : *h*, spirante du pharynx, puis un *a* murmuré, avant *n-îne*, modulation soutenue par le *i* long. À dire ce mot, à le répéter, comme un baiser de souffle qui vibre encore dans le pharynx, souffle régulier, sans déchirure, mais extase vocale, un appel euphorique, à lui seul un chant, infiniment chuchoté à l'absent aimé. (211)

L'appel irrésistible de l'océan et le bain périlleux qui occupent presque quatre pages de la première partie (226-229), s'inscrit comme une double mimésis, à la fois expression d'un état dépressif et mime des souffrances de l'écriture qui sont, dès lors, intimement liés :

À ce moment, il fut transporté par les sensations les plus folles –folie de la langue. A la place de l'eau, c'était le mot « eau » qui le poussait à la nage, à la place de la mer, c'était le mot « mer » qui baignait sa pensée irradiée. *Bahr ! Bahr !* s'était-il écrié. Il se transforma de plus en plus vite. Méconnaissable à lui-même, il regarda, un instant, le ciel en se mettant sur le dos. Stase qu'il craignait, mais mort dans l'Océan, il eût été sans tombeau (il en rêvait), flottant comme un poisson démembré, dévoré par l'idée de ses suicides. (226)

Plonger au fond de soi est sans doute le chemin que prend l'écriture comme la succession de sensations contradictoires allant de la paix trompeuse au sentiment de se perdre, de tomber « au centre du vide » (227), d'être entraîné aux tréfonds : « Des masses d'eau le saisirent par la tête, le firent tourner sur lui-même, puis le projetèrent vers l'abîme » (227) avant de trouver une extase physique « une sorte de bien-être total » (228) qui le jette au final sur la plage et lui laisse un souvenir inaltérable. Aller jusqu'au bout de soi l'entraîne vers d'autres horizons qui le conduisent invariablement vers son origine, cette marque indélébile du nom de Dieu : « Mais quand je suis dans la détresse, c'est bien le nom de mon dieu qui revient. » (229) et la récitation d'un Livre dont il évoque les « paroles miraculeuses, jaillies d'un sol désertique » (229). Nager dans la mer est cette « antique idée de l'errance qui retenait dans ses plis, sa folie de la langue » (235) assimilant ainsi la quête identitaire dans les voyages et celle d'une langue hospitalière : « Aussi

¹⁹ A. Khatibi, *Amour bilingue*, op.cit. p. 211 : « Séparé en deux, le soleil s'était éloigné »

²⁰ Tzvetan Todorov, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1971, p.78.

avait-il besoin de l'autre langue » (236) pour rompre la folie d'une langue qui lui échappe : « La langue ! Ses silences et ses ferveurs, j'en sentais les brisures dans l'événement de chaque mot » (269).

À l'identique du nageur en haute mer, loin de la terre et de ses contradictions, dans un espace de liberté où il devient un être différent, l'écrivain s'oriente vers cette bilingue, à la fois arabe et française, renouvelant la seconde par le mystère de la première. Khatibi pose là la question de l'écriture francophone que la métaphore de la mer conduit sur les chemins de la poésie en traçant des lignes qui n'appartiennent à aucun genre littéraire défini, qui sont autres, dans un récit qui « est tombé joyeusement en cet automne : les feuilles, les feuilles de papier, toute cette féerie de mon été. » (281)

La délivrance se dessine après les tourbillons des errances entre les deux langues, les deux altérités qui ne se comprennent que par fragments, dans des moments magiques et éphémères. Le constat d'une nouvelle voie qui s'offre demeure contradictoire : « Je suis donc pauvre sans l'être, riche par ferveur » (282). L'élément marin dans ses flux et reflux, son calme trompeur ses tempêtes et ses courants contraires et dangereux métaphorisent la rencontre des deux langues et la démarche de l'écrivain qui se débat dans les eaux profondes avant d'échouer sur la plage de la page qu'il remplit.

Amour bilingue pour reprendre des éléments attachés à la littérature romanesque qu'il ne faut pas négliger quand ils expriment les tourments de la jalousie et les difficultés de communiquer à l'intérieur même du couple, s'érige toutefois dans une direction autre, bâtie sur les rivalités s'installant entre deux langues. Se pose la question de la traduction entre deux champs culturels distincts où le masculin et le féminin deviennent des valeurs relatives qui invitent Khatibi à la quête de l'androgynie, dans le phénomène d'une traduction simultanée ouvrant des perspectives d'une richesse infinie, créant une poésie nouvelle qui repose à la fois sur les sonorités, le signifiant et le signifié. L'hospitalité offerte à la langue nouvelle, ce français de l'écriture qui jouxte l'arabe de la parole, invite à une pensée-autre, plus prolifique dans son scintillement, œuvrant ainsi à la conquête, parfois douloureuse, parfois jouissive, d'une identité recomposée, multiple, mais cohérente, dans la lucidité de la différence derridienne, une pluri-langue hospitalière, porteuse des deux cultures, dans la reconnaissance de l'autre et la compréhension de soi.

Bibliographie

- BACHELARD, Gaston, *L'eau et les rêves*, Paris, Corti, 1942.
- BARTHES, Roland, « Texte (théorie du) » dans *l'Encyclopaedia Unviersalis*, tome 22, .p. 370-374.
- BENSMAÏA, Réda, « Géographie politique de la littérature : à propos de la notion de « voyageur professionnel » chez Abdelkébir Khatibi » in *La traversée du français dans les signes littéraires marocains*, Yvette Bénayoum-Szmidt, Hédi Bouraoui & Najib Redouane (dir.) Toronto, éd. La Source, 1996, pp.113-123.
- BOUGDAL, Lahsen, « Temps, désirs et peinture dans *La Mémoire tatouée* d'Abdelkébir Khatibi, N. Redouane (dir.) *Le Maghreb Littéraire* X, 20, Toronto, La Source, 2006. 43-56.
- Collectif, *L'Œuvre de....(Préliminaires) Abdelkébir Khatibi*, Rabat, Marsam, 1997.
- DERRIDA, Jacques, *Le monolinguisme de l'autre : Ou la prothèse d'origine*, Paris, Galilée, 1996.
- EL JABBAR Nabile, *L'œuvre romanesque d'Abdelkébir Khatibi. Enjeux poétiques et identitaires*, Paris, L'Harmattan, 2014.
- HACHAD Naïma, « La mise à l'épreuve du corps au service d'une « pensée-autre » chez Abdelkébir Khatibi » in, *Études Francophones*, vol. 24, Dossier thématique *Le Maghreb*, Abdelhak Serhane (dir.), printemps et automne 2009, pp. 127-140.
- JAY, Salim, *Dictionnaire des écrivains marocains*, Casablanca, Eddif La Croisée des Chemins, 2005.
- KILITO, Abdelfattah, *Je parle toutes les langues, mais en arabe*, Paris, Sindbad Actes Sud, 2013.
- LEBAS Martine, « Séduction, démesure et deuil chez Khatibi » in Charles Bonn & Yves Baumstimler (dir.) *Psychanalyse et textes littéraires au Maghreb*, Paris, L'Harmattan, coll. « Études littéraires maghrébines », 2000, pp.91-109.
- MEMMES, Abdallah, *Abdlekébir Khatibi l'écriture de la dualité*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- ROUSSET, Jean (dir.), *Leurs yeux se rencontrèrent*, [Paris, Corti, 1989] rééd. Paris, Gallimard, coll. « Folio 2 », 2003.